

Apocoloquintose du cher Ig

François Hébert

Volume 31, Number 5 (185), October 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60523ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Hébert, F. (1989). Apocoloquintose du cher Ig. *Liberté*, 31(5), 93–100.

COMÉDIE

FRANÇOIS HÉBERT

APOCOLOQUINTOSE DU CHER IG

C'est effarant. D'où le sourire.

Blaise Cendrars,
Le Lotissement du ciel

Et mon cœur cessa de battre!

Imaginez un homme sans ombre. Ce fut un peu mon sort à partir du moment où Ig s'absenta. Je devins un homme sans reflet. Vous vous regardez dans un miroir et vous ne vous voyez pas. Effrayant. De quoi virer capot, vraiment. Vous ouvrez de grands yeux, mais en vain, car il n'y a rien devant vous qui vous corresponde ni réponde. Tout vous est étranger. Vous le premier. Vous êtes l'étranger pur, une manière d'ange ou de fantôme. Tout est froid et noir autour de vous et en vous, même si des formes furtivement vous apparaissent qui font un semblant de monde. Vous ne voyez plus (façon de parler) que le noir intérieur des choses. Vous y êtes, vous en êtes. Est-ce la fin du monde? C'est le monde même qui manque à son devoir essentiel, qui est d'être (ou de devenir, mais passons). On peut, oui, affirmer que c'est la fin du monde, bien que le monde ne cesse pas, j'allais dire d'être mais ce n'est pas le terme qu'il faut, bien qu'il ne cesse pas, dis-je, d'opérer, de continuer à se manifester et à se métamorphoser, de se matérialiser de toutes les façons imaginables. Comme pour donner le change. Mais pas à moi qui ai le regard perçant, le regard au laser. Un regard qui *ne voit rien!* Le monde est accessoire et je n'aime la littérature que lorsqu'elle me distrait

de l'accessoire. Je ne sais pas si on va remarquer que c'est assez important, ce que je dis là. Est-ce que *quelqu'un* prend des notes? (C'est *moi* qui souligne.)

Ce n'est pas tous les jours comique d'être comédien, que je me suis dit en écoutant à la radio Gilles Archambault mentir et nous annoncer de sa voix chevrotante que l'idée de la mort ne le hantait plus. Il n'y a que les morts que la mort ne dérange pas. Moi, c'était plutôt l'idée de la vie qui m'avait abandonné, surtout ce matin-là, parce que, comme un grillon, j'avais cru à l'été et qu'il m'abandonnait. Partout les verges d'or fléchissaient, pâlissaient; il me faudrait quitter le chalet (ma grotte), rentrer à Montréal, retourner à l'université, revenir aux absurdes formulaires et aux bruyantes cafétérias, bref aux humains en général et revenir aux réponses sans question, alors que dans la nature, ou dans ce qui en restait, on pouvait longuement se bercer dans les questions sans réponse. Regarder par exemple un arbre, un seul, pure merveille ou mauvaise blague, et rêvasser et s'obstiner à ce faire jusqu'à avoir des hallucinations. Rêver par exemple de mille morts. N'avez-vous jamais eu la sensation d'être égorgé? Ou d'être saigné? Transpercé? Scié? Ou grugé par un cancer? Foudroyé? Renversé par un camion? Tombé dans un puits et noyé? Ou d'avoir un crise cardiaque? D'être paralysé de part en part? Asphyxié? Ensuite, à son gré, on peut se ressusciter, se faire l'imprésario de sa propre apocoloquintose, sinon de son assomption. J'ai ce romantisme noir depuis que je vois mes cheveux tomber. Il m'en reste deux. J'ai hâte qu'ils s'en aillent. Je les lave vigoureusement trois fois par jour. Je les brosse énergiquement. Ils résistent. J'ai hâte qu'ils tombent parce que ce n'est pas facile tous les jours d'être mortel et que j'en ai un peu marre et que je voudrais être comme Gilles Archambault voudrait être, c'est-à-dire parfaitement vivant et penser enfin à autre chose qu'à la survie, à des projets sérieux et constructifs, à demander et à obtenir une bourse Killam par exemple et à composer un livre qui m'obtiendrait les lauriers de la gloire et de l'immortalité et l'entrée dans le D.O.L.Q.

Ah! *mes morts!* Le possessif est douteux: ne sont-ce plutôt eux qui m'ont? Je revois ma mère tordue de douleur dans un lit qui paraissait bien grand à l'enfant que j'étais (avant de régresser et de devenir l'adulte que je suis). La main crispée sur son chapelet, elle a tout juste la force de me sourire. Je revois le drap, boa de coton, qui l'étranglait dans ses anneaux et finit par l'emporter.

C'est pas pour qu'on s'apitoie que je raconte ça. J'écris pour que ça s'efface, pour que la mort meure. Montre-toi, mort, que je te rature!

Je revois aussi une cancéreuse à l'hôpital, diminuant et noircissant de jour en jour et s'en allant, immobile pourtant, avec un ventre gonflé par les œuvres de la corruption, comme s'il eût contenu une sorte de citrouille en décomposition. Et cette citrouille n'était autre qu'elle-même. Si soi-même, c'est son corps.

Je fais mon petit Montaigne avec toutes ces anecdotes désopilantes, désobligeantes, désodorisées (écrites). Je me dis qu'il vaut mieux être petit dans l'ombre d'un grand, que grand dans les parages des vivants, ces amibes.

J'en étais là dans mes réminiscences et cogitations quand le facteur, un certain Claude Bouchard, s'étant égaré, frappa à la pierre (la porte) de ma caverne. Vu qu'il s'était égaré, il jugea bon de me livrer le courrier qu'on lui avait confié mais qui n'était libellé à aucun destinataire, à aucune adresse. Un tel courrier est rarissime. Une seule missive de ce type se trouvait dans son sac. C'était une carte postale, blanche du côté de l'image, avec deux mots de l'autre côté: «ça va?» Pas de signature, mais je reconnus l'écriture d'Ig; et mon cœur, qui s'était arrêté quand Ig m'avait quitté, se remit à battre. Il était temps parce qu'au dedans, mon corps s'était passablement refroidi et commençait à ressembler à ma grotte, humide et tout, même que d'écœurants stalactites et stalagmites s'y étaient formés et allaient bientôt se rejoindre. Ô vivants, la mort n'est tolérable qu'au tout début, tant que le corps se ressemble encore assez et sait encore attirer les vers, sinon ses semblables. Après, c'est une autre histoire. Ce n'est plus la vôtre d'ailleurs. C'est

celle du ver qui vous entoure l'annulaire de ses anneaux ou pénètre dans votre narine. Ou des larves qui, comme des lecteurs de romans, grouillent dans vos restes et travaillent à se faire des ailes.

Et puis mon cœur de nouveau cessa de battre. Qu'y avait-il cette fois? Une horrible intuition venait de me terrasser: Ig était mort, m'envoyait un mot d'outre-tombe! J'en acquiesçais la certitude en relisant sa carte, en examinant l'écriture tremblée, la cédille décrochée, le point d'interrogation sans point, en réfléchissant sur la blancheur du verso. Est-ce que j'allais m'écrouler? Ou bien est-ce mon regard révolté qui inspira à Claude Bouchard une attention qui me rendit la vie? Il me souffla en effet un compatissant «ça va?» qui fit étrangement écho au propos d'Ig. Ma pauvre créature! Défunte! J'en étais sûr. Ô la douleur immense d'être vif tandis qu'elle était morte! J'ai trahi notre amitié. J'aurais dû me supprimer, la rejoindre dans le néant. Je ne l'ai pas fait.

Ig mort, rien ne le retenait plus de m'apparaître, et c'est ce qu'il fit.

— Tu m'as abandonné, me dit-il.

— Mais c'est plutôt toi qui m'as lâché, non? Pourquoi t'en aller mourir comme ça, sans prévenir?

— Ah! je t'éprouvais, mon ami. Et tu n'as pas été à la hauteur...

— Quoi! Je suis mort un instant, non? N'eût été du facteur Bouchard, j'eusse trépassé carrément, ne fût-ce que symboliquement. Ça t'aurait plu, hein? Moi mort et toi vif, t'étant joué de moi... Et toi, tu ne te serais pas tué pour me rejoindre dans l'Hadès?

En ce temps-là, l'Hadès était une notice nécrologique dans un quotidien. Le surlendemain, vous étiez archivé. La notice était un petit ciel, on vous y louait: bon père, bon employé, luttâ bravement contre la maladie... De ce ciel éphémère, vous tombiez dans un purgatoire, c'est-à-dire dans l'oubli; vous étiez mis sur une tablette quelconque dans un bâtiment non moins quelconque. Vous étiez microfiché, votre vie se trouvant réduite à un millimètre carré; les Jivaros n'étaient

pas pires avec les têtes de leurs ennemis. On ne vous tirait jamais de ce purgatoire, à moins qu'un jour quelque chercheur ne retrouve dans votre vie quelque chose d'*historique*. Alors là, on se mettait à dix, à vingt pour vous sortir de là, pour vous regonfler, pour vous donner une vie digne de ce nom, une *histoire*, un *destin*. Vous donniez des interviews posthumes. On vous refaisait toute une généalogie, on vous imaginait des maîtresses, toute une série de bons coups et de revers de fortune. Tout ça parce que vous aviez accompli quelque chose d'*historique*. N'importe quoi. Sinon, vous aurez abandonné toute espérance. Et tout ce qui vous arriverait dans les siècles des siècles, c'est qu'on passerait parfois un plumeau distrahit sur le rayon où vous êtes rangé avec des milliards d'autres quidams de votre acabit. Au moins chez Dante, même en Enfer, on continuait à exister; remarquez qu'au Paradis, c'était d'un certain ennui, avec des luminaires partout, éclairé comme un délicatessen à quatre heures du matin.

— Où étais-tu, Ig?

— Chez Julien Fauvel Bigras de Laduquésie.

— Ah bon? T'avais des problèmes là?

Mon doigt sur mon crâne. Lui, niant.

— Il est mort, Hébertolonijs.

De nouveau, mon cœur s'arrêta. L'émotion. C'est un ami, Bigras. C'était. Ç'avait été. Même si je me suis moqué de lui. Un frère. Moins charlatan que moi. Plus sincère. Rideau sur Bigras. Le voilà qui entre dans l'Hadès. Je ne vois pas très bien, il y a de la brume, mais je distingue le nez aquilin de Jacques Ferron dans la loge du concierge (saint Pierre) et l'œil d'achigan d'Hubert Aquin qui passe au-dessus comme un satellite. Là, est-ce la barbe de Michel Beaulieu? L'Au-delà serait-il un magasin de pièces détachées? Je me frappe la poitrine, mais ma pile ne remet pas mon horloge en branle. Suis-je mort? J'avance dans la brume. Trop de gens que j'ai aimés sont partis. L'amour est la naïveté du vivant. La mort rend amer, méchamment lucide. Comment oublier un tel affront? Ou n'est-ce pas plutôt la vie qui rend méchant? La mort

m'apprendra-t-elle à sourire à la fin?

Feignons donc jusqu'au bout. Je suis mort. Ça y est. Mort, je vous dis. Fin de ma chronique intitulée *Comédie*. Fin de mon projet de livre intitulé *La petite beuverie*. Fin de tout humour, jeu, masque, de toute fiction, grimace, excuse. Voici le grand *bip*, la mort, le fond du tonneau sans fond; dans le vide, vois-je le négatif de l'abîme, c'est-à-dire l'univers? Divin, affreux. Parfaitement égal. Bon. Fin de l'histrion et de ses petites histoires sans queue ni tête. Chute dans la voie lactée et dérive dans les siècles.

Comédien, va! Mort? Toi? Allons! *Presque* mort, à la rigueur. Si ma comédie a quelque fondement, elle doit pouvoir se mesurer au pire et qui n'est pas vraiment la mort elle-même, mais tout ce qui, de ce côté-ci, l'annonce et prépare et réalise et symbolise. Aurai-je des dernières paroles? Seront-elles aigres et amères? À l'article de la mort, on a l'humour passablement inhibé. À moins d'être très fort, d'être au-dessus de ça, de la vie je veux dire, et d'être un ange. Ainsi, au dit article, on est assez impressionné. On tombe dans une espèce de glu. On s'émeut, on se fait des funérailles anticipées, on se pleure. On se lègue à soi-même toute sa vie. On se fout des autres quand on a la peau dans le satin du sarcophage. Je dis *sarcophage* pour fuir encore un peu, pour ne pas dire, tout cru, *cercueil*. Devrais-je parler plus dru, comme Alphonse Piché? Mais parler de la mort? Qu'en dire? Rien, bien que tout ce que nous disons ou faisons s'y rapporte. On respire et on mange et on dort pour ne pas mourir; on pense, on rêve, on joue aux cartes, on rit, on travaille, on va au cinéma, on fait des enfants, on écrit des lettres, on fait tout pour la même raison. On chante, on prie. On consulte *TV Hebdo*, on note les rabais de Provigo. On tue même. Et après? Après, on meurt. À peu près tout ce qu'on sait de soi et d'autrui et du monde, c'est qu'on va devoir quitter tout ça. Tout le monde sait ça. Mais pas *vraiment*.

S'il n'est pas mort, quand il reviendra, je demanderai à Ig s'il se sait mortel. Il me parlera d'autre chose.

— Nous, les iguanes, à la petite école, nous apprenons à ne plus parler et à ne plus écrire. Car nous naissons capables de parler et très bavards même; et dès que notre mère nous a mis bas, nous prenons un crayon et du papier et nous commençons à décrire notre naissance, à méditer dessus et même, déjà, à fantasmer à son sujet. Avant même que notre sexualité n'atteigne le stade anal, tout est su et consigné dans des annales. C'est lamentable. Nous naissons pervers, nous. À la petite école, on nous corrige; on nous enseigne que parler est un acte essentiellement redondant; si je dis *chat*, ça s'ajoute au chat même comme une sorte de scarlatine ou de retombée radioactive. Ainsi, parler est inutile; et écrire l'est davantage, parce que c'est graver d'inutiles paroles dans des choses suffisantes en soi, papier, marbre ou cristal liquide, et qui ont leur simple utilité et n'ont pas besoin ni de servir de support à d'oiseux commentaires ni d'ailleurs d'être commentées elles-mêmes. Aussi me tais-je.

À vrai dire, Ig ne préférera jamais ces paroles merveilleuses; c'est moi qui, en pensant à lui, les lui prête, comme La Fontaine à ses bêtes.

— Par exemple, (ne) poursuit (pas) Ig, si tu mets sur la tombe d'un gars «ci-gît un tel», ça change quoi au fait que ton gars gît là? Alors nous, la mort, tu vois, c'est rien qu'un mot. Nous nous en passons.

— Du mot, mais de la chose?

— De quelle chose?

— De la mort, pardi!

Il haussa ses petites épaules. Je revins à son argument.

— Mon épitaphe ne change peut-être rien à rien, mais elle parle. Elle dit qu'on se souvient du gars en question.

— C'est pas nous qui conserverions religieusement le gros orteil du père Frédéric et votre saint suaire nous fait suer. Notre histoire à nous aussi est une épopée et pleine de brillants exploits, mais nous ne voulons pas le savoir. Nous détestons calendriers et commémorations et tous registres du temps. Nos lois interdisent l'enregistrement de la voix. Pas de

films chez nous. Les miroirs sont prohibés. Nous trouvons que c'est mieux de tout oublier au fur et à mesure. Tous les efforts que l'humanité fait pour se souvenir d'elle-même m'arrachent presque un sourire ému. Au fait, c'est quoi, une apocoloquintose?

— C'est ce que je te souhaite quand tu mourras, ô Ig. Sénèque se gaussa pareillement de l'empereur Claude; quand tous le pleuraient, le philosophe rédigea son *Apocoloquintose du divin Claude*. L'apocoloquintose, c'est une sorte d'Halloween. Étymologiquement, ça signifie «métamorphose en citrouille».

— Ah ça! je dis pas non. C'est coloré, une citrouille, et c'est plein de graines.

Eût dit Ig.

À ma mort, puisqu'il faudra bien qu'on m'expose, le voyeurisme des vivants y obligeant, je veux qu'on place dans mon sarcophage une citrouille plutôt que ma carcasse. La citrouille est l'avenir de l'homme. Et de la femme, bien entendu. À défaut de citrouille, n'importe quoi fera l'affaire: courgette, nœud papillon, feuille morte, canif, adidas, caillou...